Document généré le 4 juin 2024 23:05

Jeu
Revue de théâtre

« Impact »

Stéphane Lépine

Numéro 36 (3), 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27452ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1985). Compte rendu de [« Impact »]. *Jeu*, (36), 287–290.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

chroniques

traces
débris

«impact»

c'est la meuode, gilles, la meuode*

«La mode est si laide
qu'il faut la changer tous les six mois.»
Oscar Wilde

Texte original d'André..., écrit grâce à un atelier exploratoire du Théâtre de Création coordonné par Arture C. Gagnon. Mises en scène: Jules Éperdu (première version) et Harold Gominant avec la collaboration de Germain Larose (deuxième version); scénographie et éclairages: Marcel Desmarteaux; costumes: Jobeth Le Carré; chorégraphie: Désirée Stanfield; vidéo: Mario Cardinal; musique originale de Michael Iceberg; extraits musicaux de Keith Jarrett, Philip Glass (*The Photographer*) et Giuseppe Verdi (*la Traviata*). Avec Aurore Jacquemin (la fille), Jo-Ann Belleau (l'amie), Jean Lebeau (l'oncle), Max Marquis (le fils), Bertrand Katajjaq Roy (le metteur en scène), Marie Trottier (la psychologue) et la participation spéciale de Narcisse Dupire et ses huit synthétiseurs. Présenté par le Théâtre de l'In-Média à la salle du Lieu Transformable en juin 1985 (première version) et juillet 1985 (deuxième version).

le texte: tous les atouts en main

Récipiendaire du prix du Gouverneur général du Canada pour *Flash,* André... est le dramaturge des grandes questions existentielles. Toutes ses pièces, jusqu'à ce jour, sont fondées essentiellement sur un problème grave, partagé par l'ensemble de la jeune génération des années 1980. Digne représentant des mâles modernes secoués par le nouveau désordre amoureux, il avait soulevé dans sa première oeuvre, acclamée par le public, *LA* question contemporaine, celle que tous les hommes d'aujourd'hui se posent, à savoir: vais-je virer tapette? Avec son deuxième texte, *Collision,* André... se faisait déjà plus profond. Non content d'avoir renoué avec la dramaturgie pintérienne, il allait même cette fois jusqu'à enrichir son travail formel d'emprunts à Pirandello, Handke et Brecht. Aujourd'hui, avec *Impact,* cet auteur prometteur opère en quelque sorte une synthèse de ses deux premières expériences dramaturgiques. À son travail de double mise en abyme (vidéo dans le théâtre dans le théâtre), il conjugue une autre de ces questions représentatives de la crise de valeurs que nous traversons, c'est-à-dire: vais-je coucher avec ma soeur? Appartenant à cette catégorie d'artistes toujours à l'écoute de la réalité dans ce qu'elle a d'indiscernable, André... a su, dans *Impact,* mettre au jour ce problème important, d'ordre tant moral que sociologique, très répandu quoique tenu sous couvert et toujours défendu: l'inceste.

En effet, si l'inceste n'est pas l'unique sujet de cette pièce (l'incommunicabilité, les conflits de générations, le froid anonymat de nos polyvalentes, l'avenir incertain de la jeunesse, le suicide et la menace nucléaire y sont aussi abordés), il en soutient tout au moins l'armature dramatique.

Semblable aux héros cornéliens partagés entre l'amour et le devoir, le per-

*Réplique de *l'Homme rouge,* spectacle conçu et joué par Gilles Maheu, assisté de Lorne Brass, production de Carbone 14 créée à l'Espace libre en avril 1982.

sonnage principal de cette pièce, Mike, est cruellement écartelé entre le désir inavoué qu'il entretient pour sa soeur et les règles d'une société bornée qui brime son *je*. Orphelin, il a été élevé par un oncle réactionnaire et incompréhensif dans une banlieue déprimante. Aujourd'hui, à la polyvalente, il est un adolescent révolté qui, ne parvenant pas à être compris, se drogue et se prostitue.

C'est alors que Mike participe, à l'école, à une pièce de théâtre sur la menace nucléaire que le drame éclatera: notre jeune adolescent, n'ayant toujours pas réussi à vaincre les interdits et à exprimer ses désirs, se suicidera sur scène le soir de la représentation, victime d'une société qui le rejetait, emblème de la jeunesse sans avenir.

Avant d'aboutir à sa production finale, ce dernier texte d'André... a été longuement mûri et a connu de multiples versions. C'est au cours des ateliers exploratoires du Théâtre de Création que notre auteur a d'abord pu mettre son texte à l'essai. En travaillant de près avec Arture C. Gagnon et six comédiens (qui ne faisaient pas tous partie de la distribution finale), il a pu étoffer sa pièce et lui donner une épaisseur qu'elle n'avait pas au départ. Alors qu'il avait d'abord tout centré sur l'inceste, ce workshop l'aura amené à approfondir les thèmes parallèles. Des enquêtes dans des écoles et des improvisations d'adolescents, destinées à leur faire exprimer tous leurs problèmes sans retenue et à échapper au piège du paternalisme, ont donné au texte initial plus de force et, surtout, un caractère véridique. Le réalisme saisissant des scènes se déroulant en banlieue et dans la polyvalente découle de cette enquête sur le terrain. Arture C. Gagnon a aussi insisté auprès de l'auteur pour qu'il donne à la pièce une forme plus attrayante, qui ne soit pas rébarbative: c'est ainsi que la musique a fait son entrée dans le spectacle.

Après la présentation en privé du travail effectué dans cet atelier, l'équipe de production nous apprenait que le Théâtre de l'In-Média allait offrir au public, plus tard dans la saison, un *work in progress* en deux étapes à partir d'*Impact* et que ce *work* allait être pour la troupe l'occasion d'approfondir une recherche déjà entreprise sur les rapports musique/théâtre.

première version: de la richesse du signe

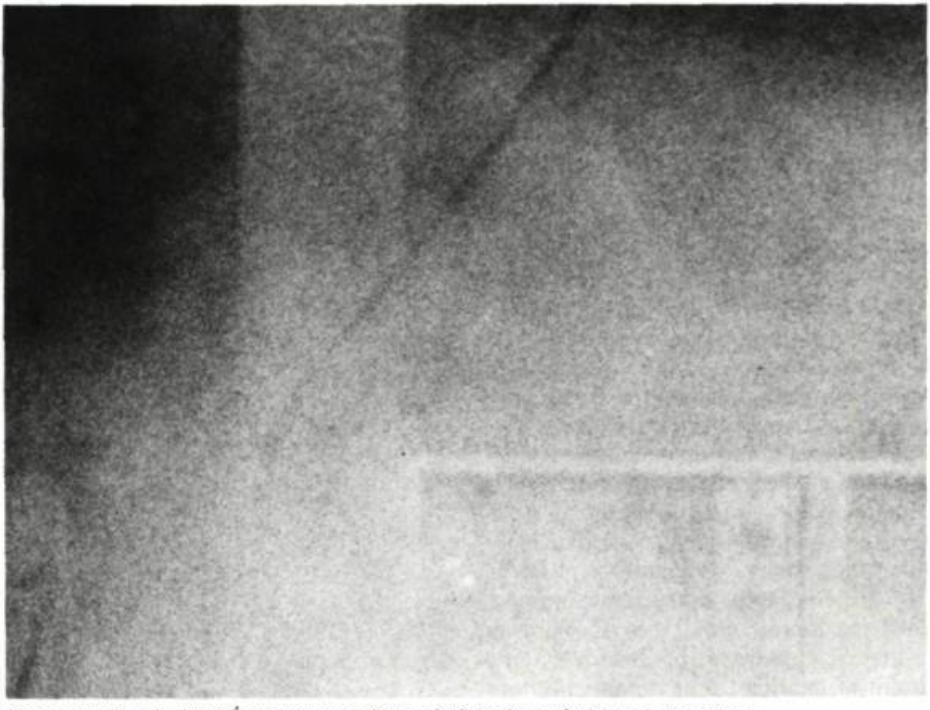
C'est Jules Éperdu qui dirigea la mise en scène de la première partie du *work*. Le spectateur, en entrant dans la salle du Lieu Transformable, était enveloppé dans un nuage de fumée. Sur la scène, au premier plan un jeune homme (qui se révélera plus tard être Mike), pieds et poings liés, relié par des câbles à cinq personnages occupant chacun une case éclairée tout au fond. Dans un univers où règnent la confusion et le brouillard, sur une scène carrelée comme un échiquier où il est d'ores et déjà perdu, un jeune homme sans avenir est donc attaché, au propre comme au figuré, à cinq personnes, représentant différentes instances sociales, qui le manipuleront comme une marionnette. En sourdine se fait entendre la mélopée hallucinante d'une pièce de Glass.

Les lumières de la salle s'éteignent. Début saisissant: vingt-quatre écrans vidéo descendent du plafond, une musique électro-pop se fait entendre à plein volume. C'est *Je veux*, le grand succès de Narcisse Dupire, qui perce les tympans des spectateurs ébahis devant ces vingt-quatre écrans qui projettent tantôt le célèbre vidéo-clip de la chanson, tantôt le visage des cinq personnages, effrayant comme celui de Big Brother, ou encore, des images de la Seconde Guerre mondiale, du procès d'Oppenheimer ou d'autres empruntées à la publicité. Tous les acteurs se mettent en mouvement et se livrent à une chorégra-

phie étonnante où l'on voit Mike à la merci du mouvement des autres. Le symbole est clair. Le ton de la représentation est donné.

Cette ouverture, digne de celles auxquelles nous a habitués le Théâtre de l'In-Média, est le fruit d'une étroite collaboration entre le metteur en scène, la spécialiste de la gestuelle et le vidéaste. La contribution du scénographe fut aussi déterminante. Inspiré par le célèbre décor de Karl Ernst Herrmann pour *Grand et Petit* de Botho Strauss mis en scène par Peter Stein (décor maintes fois « cité »), c'est lui qui a imposé cette nouvelle conception scénographique de la scène vide et des cases blanches qui clôturent l'arrière-scène. Ce concept n'a pu que plaire à Jules Éperdu, obsédé, comme chacun le sait, par le passage du temps et qui s'acharne à l'indiquer dans ses spectacles à la première occasion. Ici, dans *Impact,* après l'entrée fracassante, le metteur en scène a fait se déplacer les personnages de gauche à droite, d'une case à l'autre, durant toute la première partie.

Les dialogues, pleins d'humour mais néanmoins acerbes, étaient par surcroît boiteux et fautifs, ce qui révélait bien la difficulté qu'éprouvaient les personnages à s'exprimer, le désarroi de ces êtres dépassés par le langage et incapables de communiquer. Le metteur en scène ne pouvait que mettre en valeur une option aussi riche de sens. Il fallait entendre la scène entre la soeur du héros, bègue, et son amie, souffrant de dysphasie, pour comprendre toute la force évocatrice du procédé et, aussi, pour constater le talent de l'auteur, capable, avec dix-huit mots de vocabulaire, d'exprimer tant d'impuissance tout en illustrant de façon si saisissante le thème de l'incommunicabilité.



Impact, version de Jules Éperdu: « un univers où règne la confusion et le brouillard ».

deuxième version: l'apothéose apocalyptique

Mais c'est dans la deuxième version du *work,* dirigée par Harold Gominant, qu'*Impact* s'est avéré une oeuvre exemplaire. Le texte d'André... a peu évolué à cette étape mais les quelques corrections apportées ont été décisives. Outre l'ajout de monologues parallèles et le retrait de tout ce qui faisait trop littéraire ou artificiel, la pièce est demeurée fondamentalement la même. Toutefois, la mise en scène d'Harold Gominant, énergique et pleine de trouvailles, a donné à *Impact* son «train d'enfer». Dans cette version, c'est tout le spectacle qui éblouit. On croirait assister au spectacle de tournée de Michael Jackson: un texte réduit au minimum, beaucoup de musique, un appareillage technique complexe, des effets spéciaux et une imagerie contemporaine. Ainsi, durant toute la première partie, où l'on assiste à une suite de monologues et de courts dialogues entrecoupés de chansons, les personnages se parlent rarement face à face, usant le plus souvent d'une médiation technique: fantômes au milieu d'une foule d'objets hétéroclites (vidéo, télévision, magnétophone, walkman, ordinateur...), ils échangent quelques bribes de texte par écran interposé, à l'intérieur d'un décor froid et terne, éclairé seulement par des tubes de néon.

Mais l'imagination délirante d'Harold Gominant a donné à la seconde partie de la pièce une dimension proprement apocalyptique. Avec la collaboration de Germain Larose, grand spécialiste des questions nucléaires et apocalyptiques, il a transformé un vulgaire spectacle de polyvalente en une vaste parabole de la fin du monde. Dans des costumes pailletés des années 1940, notre jeune adolescent, sa soeur, son amie et d'autres jeunes acteurs (joués par les musiciens) crient et chantent leur défaitisme, leur désillusion, brisent des colliers de perles en signe de mécontentement, s'adressent directement au public pour livrer un message d'urgence. «S'il te restait dix minutes à vivre?», disent-ils aux spectateurs à la fin de la pièce, debout sur des chaises de cuisine qu'ils brûlent ensuite. C'est alors que les cases disparaissent, emportant avec elles les signes de cette société embrigadée et faisant apparaître un écran géant sur lequel on peut voir Narcisse Dupire, célèbre *performer* montréalais, se joindre à eux pour interpréter, en finale, *Je veux.*

Après cette apothéose gigantesque, c'est la chute. Tous disparaissent, laissant devant l'écran vide notre jeune héros qui se donne la mort. Simulacre de suicide? Suicide véritable? L'on ne sait. Mais alors que l'adolescent s'écroule dans une flaque de sang qui semble bien réelle, un champignon nucléaire apparaît sur la toile de fond. C'était une métaphore. Métaphore qui démontre bien le sentiment d'urgence qui anime notre jeunesse déshumanisée et le cul-de-sac dans lequel elle est engagée...

Un spectacle comme on en voit peu.

stéphane lépine